

La clef des sables



ROMAN

G.H. WEIL



© 2014 G.H. Weil
Tous droits réservés

Publié en juin 2014, par :

Atramenta

Näsijärvenkatu 3 B 50, 33210 Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

G.H. Weil

LA CLEF DES SABLES

Roman

Atramenta

1

Un homme est assis dans le commissariat, face à un policier débraillé. Ce dernier tente de dissimuler un profond ennui. Il n'y parvient manifestement pas et son interlocuteur finit par s'impatienter : « Mais puisque je vous dis que j'ai accroché ce machin, en remontant mon ancre. Je ne veux pas porter plainte, je signale seulement !

— Mais signor, heu... Desarnaud, si j'en crois votre passeport ! Permettez-moi de vous demander ce que vous faisiez au mouillage, juste sous la falaise du pénitencier. C'est interdit de stationner dans le chenal ! Vous ne saviez pas ?

— Si, bien sûr ! Mais j'ai eu un problème avec mon moteur et je me suis ancré le temps de réparer. Un petit quart d'heure plus tard j'avais localisé et réparé la panne. C'est alors que j'ai remonté mon ancre, et ce filet qui était pris dedans. Enfin pour être précis il s'agit d'un sac taillé dans un filet. Comme en ont les plongeurs qui ramassent les oursins ou les coquillages au fond, vous voyez ?

— Je vois, je vois. Ensuite vous venez nous apporter votre découverte, c'est gentil ! En somme vous voulez que nous fassions quoi, exactement ?

— Ben, j'en sais rien, moi ! Je trouve par hasard quelque chose qui ne m'appartient pas. Je l'apporte au commissariat. C'est un comportement qui me paraît normal. Pas à vous ?

— Si, si ! Certes ! Et nous ne pouvons que vous en féliciter. Écoutez... Vous l'avez trouvé, alors conservez-le. Nous ne sommes pas le bureau des objets perdus. Que vous appelez curieusement objets trouvés, en France.

— Et j'en fais quoi ?

— Rien pendant une année et un jour, on ne sait jamais. Nous enregistrons votre déposition et si quelqu'un vient la réclamer nous vous le feront savoir. Mais vu la nature de votre trouvaille ça m'étonnerait. »

L'automne est encore doux, mais la crainte des froids à venir le fait se hâter de rejoindre un lieu d'hivernage plus clément. Malte, puis la Tunisie depuis peu. L'année précédente il avait, passé la mauvaise saison sur les rivages de la Corse. Pour en avoir goûté les rigueurs, il ne réitérera pas l'expérience. Une petite semaine d'escale sur l'île d'Elbe, puis cap au sud !

Vaguement dépité, il quitte le commissariat de la via d'Alarcon avec son lourd ballot sous le bras. Rêveur il prend machinalement le chemin du port que l'on aperçoit en contrebas. Sur la petite place le barbier qui lui à tailler les cheveux la semaine dernière, le reconnait et le salue comme un vieil ami. À l'autre bout de cette place le petit restaurant où il prend souvent son repas du soir, indique la ruelle en forte pente qui, cent mètres plus bas, débouche sur le front de mer. Des cafés font face au bassin où les rares voiliers en escale tirent sur leurs amarres frappées sur de gros anneaux, directement scellés au quai.

Bibert s'installe à une table de la terrasse, posant son colis devant lui il ouvre le filet qui l'enveloppe. Ce qu'il décide d'appeler La pierre, est une sorte de tronc de cône en granite, haut et large d'une vingtaine de centimètres. La partie supérieure est striée de rainures, de profondeurs et longueurs variables. À quoi peut bien servir un objet pareil ? S'interroge-t-il. Il a déjà vérifié à plusieurs reprises, même avec une forte loupe on ne peut relever aucune inscription sur le bloc d'un poids proche des quatre kilogrammes. Buvant son verre de vin blanc local, il contemple cette bizarre sculpture et décide de ne plus chercher à comprendre. De retour à bord il rangera le monolithe au fond d'un coffre, et ne s'en préoccupera plus. Content de sa décision, il commande un autre verre. Plongé dans ses pensées, il ne remarqua pas le passage d'une belle jeune femme à l'allure décidée. Pas d'avantage qu'elle ne remarqua le marin et son encombrant paquet. Ils allaient pourtant se revoir.

Camille Nagari est née française, fille d'émigrés italiens. Elle comprend bien mieux qu'elle ne parle la langue de ses parents. Originaires des 'Pouilles' dans le talon de la botte, ceux-ci lui ont transmis un fort accent, assorti d'un vocabulaire qui doit presque tout aux patois des terroirs ancestraux. À l'issue de ses études, elle a choisie d'exercer une profession offrant le maximum de liberté d'action. Devenue journaliste spécialisée dans les reportages dits *de fond*, Ce qui est une élégante façon de reconnaître qu'elle vend ses articles aux revues, hebdomadaires ou mensuelles, qui ont de la place dans leurs colonnes. Emploi précaire, car ce n'est pas le cas tous les jours. C'est précisément dans le cadre d'une enquête, commandée par l'hebdo d'un grand quotidien, que Camille est

venue chercher, en s'inspirant des récits de Pons de l'Hérault, de quoi étoffer un reportage sur les événements qui marquèrent le passage de Napoléon Bonaparte dans l'île. Le bouclage rapide du sujet lui permit de s'accorder quelques jours de vacances sur place. D'autant qu'elle bénéficiait de la généreuse invitation d'amis suisses. Originaires de Lausanne, ils offraient l'hospitalité de leur maison perchée sur une colline à l'Est de Porto-Azzurro. La position en hauteur permettait d'avoir une vue plongeante sur l'anse Mola, qui sert d'avant port au village. Ainsi que de surveiller le joli Ketch avec lequel ils étaient parvenus sur les lieux, de ce qui ne devait être qu'une courte escale, vingt ans plus tôt. Ils vivaient généralement à bord réservant leur maisonnette pour les trop vives fraîcheurs hivernales ou, le plus souvent, pour des amis de passage, comme Camille.

Bibert s'était vite lié d'amitié avec ses voisins de ponton, qui s'ingéniaient à lui faciliter le séjour sur l'île. Naturellement il leur fit part de ses avatars, assis tous ensemble dans le carré, ils mirent un certain temps avant de percevoir les appels de Camille qui cherchait ses amis sur leur navire. Elle fut immédiatement conviée à bord de *Mélo des flots*, le voilier de Bibert. Sa curiosité de journaliste étouffa rapidement la retenue que l'on était en droit d'attendre d'une simple invitée, d'emblée elle demanda à examiner la pierre. Personne ne se risqua à formuler une objection.

« C'est curieux, mais je me demande si votre trouvaille n'aurait pas un rapport avec la mort de ce plongeur... Voici plusieurs mois les journaux ont relaté cet événement étrange, qui a rapidement été classé comme un banal fait divers. Mon correspondant sur l'île vient de m'en faire le récit. D'après lui la thèse de l'accident a été trop vite avancée, juste pour clore une embarrassante affaire !

Les *petits Suisses*, Marie et Yann font chorus, ils se souviennent effectivement que le corps du malheureux avait été retrouvé accroché à une anfractuosité de la falaise, non loin de l'endroit où Bibert vient de faire sa découverte. Que faisait-il à cet endroit, véritable boulevard nautique emprunté par tout ce qui navigue ? Toutes les embarcations qui entrent et sortent du port où de la zone des chantiers navals sur la rive Ouest, défile en contrebas du pénitencier. Vraiment pas un lieu pour faire des balades ou pêcher ! La police supposa que le corps avait été entraîné par des courants. Camille qui continue de réfléchir, émet une hypothèse.

— Peut-être qu'il cherchait à faire évader un détenu ?

Yann hoche la tête.

— Peu vraisemblable, les pensionnaires du fort sont presque tous en fin de peine. De plus la prison n'accueille que des délinquants condamnés à

des peines inférieurs à cinq ans. Une évasion par la voie maritime, avec tous les risques que cela comporte, semble à exclure.

— Je ne faisais qu'émettre une supposition. Vous venez de parler de fort pour qualifier ce que chacun ici s'accorde à nommer pénitencier. Pour quelle raison ?

Les trois amis se concertent du regard. Bibert s'abîme dans la contemplation des boiseries tandis que Yann accorde un aussi soudain que vif intérêt pour une très légère tache sur sa chemise. Marie prend alors conscience que sa licence d'histoire contemporaine la désigne pour répondre. Elle toussote pour s'éclaircir la gorge, Yann lève les yeux au ciel en feignant l'effroi à la perspective du cours magistral auquel il va devoir se soumettre. Heureusement les autres participants se montrent beaucoup plus attentifs.

— Prenons depuis le début, cela nous aidera à y voir clair. De 1802 à 1860 l'île, située à une petite heure de navigation depuis Piombino, fut possession française. Napoléon premier, tout le monde sait cela, y fut exilé. En fait, débarquant au port de la Darse le soir du trois mai 1814 de la frégate anglaise *Undaunted*, il était tout simplement chez lui ! L'île lui avait, en effet, été donné en toute souveraineté par le Traité de Fontainebleau le onze avril 1814. Le règne elbois de l'empereur reste l'épisode le moins connu de son épopée. Durant trois cents jours cette petite île, de la taille du département actuel de la seine-St. Denis, fut au centre d'une extraordinaire agitation. Affluaient espions de tous bords, mandatés par les puissances étrangères pour surveiller ou assassiner l'ex-Empereur. Officiers ou grognards, venus soutenir ou délivrer celui qui régnait sur l'Europe un an auparavant. Touchant terre à Portoferraio, après s'être embarqué à Fréjus, Napoléon occupa tour à tour de nombreuses maisons. Il séjourna notamment, du cinq au vingt-quatre septembre 1814, dans Porto-Azzurro, qui jusqu'en 1947 s'appelait Porto-Longone, en raison de sa longueur ! Sa résidence se situait dans la forteresse San Giacomo construite à l'époque de Philippe II d'Espagne et qui domine la ville. Devenue après 1860 pénitencier pour condamnés politiques, puis simple prison de droits communs. Voila, ça vous suffis ou j'en remets une couche ?

La grimace de Yann est éloquente, il prend d'ailleurs la parole, autant pour devancer sa compagne que pour faire part de ses cogitations.

— Je repense à l'observation de Camille à propos d'une éventuelle relation entre ta découverte de Bibert, et le plongeur noyé. Je crois me souvenir que ce malheureux habitait la résidence précédemment occupée par l'apnéiste J. Mayol. C'est à Capoliveri, pas très loin d'ici, à moins de cinq kilomètres. Il serait peut-être intéressant d'aller y faire un tour, non ?

Bibert sursaute, instantanément le « Grand Bleu » vient s'imposer à sa mémoire.

— Jacques Mayol, je crois me souvenir qu'il a disparu en 2002. À l'époque les médias ont parlés d'un suicide, c'est bien cela ?

Camille, qui n'aime pas rester trop longtemps en retrait, saisit la balle au bond.

— Oui, mais rien ne prouve qu'il y ait corrélation entre les deux événements. J'ai entendu dire que le plongeur disparu n'était sur l'île que depuis quelques mois. Je vous propose d'y aller voir. C'est le plus simple pour se faire une opinion. »

Tous en conviennent et les résidents n'ayant que des vélos, électriques tout de même, pour se déplacer, Bibert accepte l'invitation de la journaliste qui dispose d'une voiture de location. L'un suivant l'autre, les deux couples prennent la route de la corniche. Pour il ne sait quelle raison, le marin se tient sur la défensive. Peut-être la profession de la jeune femme est-elle responsable d'une retenue, que rien ne justifie par ailleurs. Du coin de l'œil, simulant un grand attrait pour le seul paysage, il examine sa voisine. Petite et mince la jeune femme semble plutôt du genre sportive. Sans heureusement y sacrifier sa féminité faite de douceur et de grâce. Il se surprend d'ailleurs à en éprouver une sorte de satisfaction, en vérité s'il devait porter une appréciation celle-ci serait bougrement favorable. « C'est une sacrée belle nana ! » note-t-il. Tempérant son enthousiasme d'une sérieuse réserve, relative aux qualités morales qui peuvent se cacher derrière un si joli minois.

Les gens de mer sont volontiers misogynes. La mer est une maîtresse possessive, ceux qui en dépendent n'aiment pas volontiers éveiller sa jalousie. Tout entier à ses réflexions il est surpris par l'arrêt du véhicule. Ils stationnent sur une petite place, face à un splendide parc arboré, qui descend jusqu'aux falaises que l'on devine en contrebas. Au bout d'une allée de gravillons une villa de style assez banal semble abandonnée. Toutes les ouvertures, portes et fenêtres, sont soigneusement closes. Immédiatement Camille propose d'aller jeter un œil discret à l'intérieur. Bibert serait assez enclin à l'accompagner, mais c'est sans compter sur la probité du caractère suisse. D'un identique et simultané élan d'indignation ils en repoussent l'idée Violation, profanation, sacrilège des sacrilèges ! « La propriété est privée ! » S'insurgent-ils, stupéfiés que l'on puisse même songer à commettre pareil outrage, presque un crime, qui les ramènerait au niveau de vulgaires cambrioleurs.

Bibert ne peut retenir la pensée sarcastique que dans chaque Helvète un banquier sommeil ! Déjà Marie se dirige vers la plus proche habitation

composée d'un ensemble de bâtiments, comme une ferme mais sans traces d'activités agricoles. Une femme âgée s'active dans la cour à des travaux jardiniers. Elle ne s'interrompt pas pour écouter les salutations de l'arrivante. Un peu déstabilisée au début, Marie comprend vite qu'il vaut mieux élaborer une stratégie d'approche moins directe.

« Excusez-nous, nous cherchons à louer une maison dans cette partie de l'île. Celle que nous venons de voir juste au début du chemin, nous conviendrait bien ! Savez-vous où nous devons nous adresser pour visiter ? »

Sans lever le nez de son rosier, la vieille marmonne un brouillamini verbal, qui laisse la pauvre Suissesse passablement déconcertée. La veille s'en aperçoit et grimace d'un air matois puis répète plus fort, mais à peine plus indistinctement. À l'intention des trois autres, qui eux n'ont strictement rien compris, Marie tente une explication : « Il semblerait que ce soit son mari, elle a précisée mon fainéant de mari, qui détient la clé mais vu qu'il est déjà saoul perdu, nous pouvons aller visiter si cela nous chante.

Désabusée, Marie termine par une considération personnelle.

— Il est vrai que les insulaires ne sont pas confrontés aux mêmes inquiétudes sécuritaires que les infortunés continentaux. Allons-y, puisque La maison n'est pas fermée et que nous y sommes si courtoisement invités ! »

La villa est visiblement peu ou mal entretenue, la poussière ainsi que les toiles d'araignées en sont les occupants incontestés. L'intégralité du mobilier et jusqu'aux effets du précédent locataire, sont restés en l'état. Pénétrant de quelques pas dans la pièce principale, cuisine, salle à manger et salon, ils s'immobilisent pour observer les lieux. La cuisine occupe toute la partie située à gauche de la porte. Face à celle-ci, une lourde table ceinturée de bancs massifs et de chaises aux extrémités. Sur la droite des divans font faces à la grande cheminée de pierre, qu'une baie vitrée sépare d'un bureau surchargé de documents. Un escalier contre le mur donne accès à l'étage, qui dessert les chambres et l'unique salle d'eau. Des rayonnages courent de part et d'autre formant une vaste bibliothèque, remplie de livres et de publications. Chacun, suivant ses impulsions et sa fantaisie, se dirige vers tel où tel endroit. Si on leur demandait ce qu'ils recherchent, ils ne sauraient absolument pas quoi répondre. Ils ont quelque part au plus profond de leur cœur l'impression de profaner une tombe ou,

moins ténébreux, un lieu où flotte encore l'âme de l'ancien occupant. D'ailleurs pourquoi les choses sont-elles restées en l'état ? L'enquête n'est pas close ou les propriétaires attendent-ils l'arrivée d'improbables héritiers ? Yann très mal à l'aise en fait à haute voix le constat et propose de se retirer. Il considère avoir cédé à une curiosité pas très saine. Vaguement déstabilisés, Marie et Bibert sont prêts à partager son point de vue et gagnent déjà la sortie. Fort occupée à farfouiller dans les dossiers empilés sur le bureau, Camille qui n'éprouve pas ce genre de scrupules, les retiens par une brève exclamation : « Attendez ! Regardez ce livre, quelle coïncidence je viens d'en faire état dans mon reportage... Tous les bibliophiles de la planète le croyaient disparu depuis déjà fort longtemps.

La journaliste tourne quelques pages et semble n'en pas croire ses yeux.

— Je ne pense pas me tromper en affirmant détenir une impression d'époque. Un original du livre de Jean Daniel Mathieu Boinod ! »

Ces précisions n'évoquant rien de particulier dans les connaissances de ses amis, ceux-ci restèrent cois. Se méprenant, et considérant qu'ils voulaient simplement manifester par là un intérêt à la hauteur de son savoir, elle se lança dans de nouvelles explications documentées.

— C'était un personnage fascinant, Suisse né à Vevey dans le canton de Vaud en 1756. Il fut d'abord imprimeur-libraire. Il se faisait alors appeler l'Américain, sans que l'on sache très bien pourquoi. Après les événements de 1791, pour éviter d'être arrêté par le gouvernement de Berne, il s'engagea dans la Légion des Allobroges. D'abord 'quartier-maître trésorier', il évolue vite au poste de 'Commissaire des guerres'. Ses participations à la campagne d'Égypte, puis à celles d'Italie, lui valurent d'être promu Intendant militaire. Ses principes étaient d'une absence totale d'inflexibilité, rigoureux au point qu'il fut le seul de l'armée qui protesta par un vote négatif contre le consulat à vie. Le premier consul ne s'en montra pas offensé et lui garda au contraire estime et amitié. D'une probité exemplaire il resta fidèle à Napoléon, en dépit de leurs différences d'opinions. Après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, Boinod n'hésita pas à le rejoindre. Abandonnant sa famille, sa position, compromettant son avenir, au mois d'août il s'embarque incognito à Piombino sur une barque qui conduisait des ouvriers tanneurs à Porto-Longone. L'empereur qui s'y trouvait lui fit un accueil bienveillant. Le lendemain un ordre du jour apprit aux troupes que Monsieur Boinod était promu 'Chargé en chef des services administratifs de l'île'.

La jeune femme marqua une pause, pour voir si son auditoire était toujours attentif. Rassurée par le fait que chacun se soit trouvé une position

commode pour écouter, elle se lança dans une lecture en diagonale du petit livret, ponctuée de mimiques et d'onomatopées qui permirent aux participants inactifs de patienter, en suivant patiemment le degré d'intérêt manifesté par la lectrice. Au bout d'un moment elle laissa fuser une exclamation.

— Écoutez ça ! Voici qui est en mesure d'apporter de l'eau pour faire tourner nos moulins. Je viens de parcourir un chapitre où il est question d'un personnage intéressant, car il fut l'un des premiers. Voir même LE premier possesseur occidental, on doit dire inventeur je crois, de votre bizarre pierre, mon cher Bibert ! Écoutez le passage en question : « ... Augustin Belliard avait lui aussi pris part à la campagne d'Égypte. Il était présent à la prise de Malte (Dix juin 1798), et contribua fortement à celle d'Alexandrie. C'est aux Pyramides qu'il s'illustra en ayant la gloire de recevoir la première charge des Mamelucks. Après avoir vaincu le chérif Assan au village de Benouth, il prend part à la bataille du Caire où, sous les ordres de Kléber, dix mille Français s'opposèrent à soixante-dix mille Osmalis. On le retrouve à Saint-Rachin où il défit plusieurs milliers de révoltés avant de contraindre Mourad Bey à demander un Armistice. Il remporta avec Desaix la victoire d'Héliopolis, après avoir combattu à Koraisie, il chassa l'armée ottomane de Damiette. Bonaparte rentra à Paris en confiant le commandement des opérations à Kléber, qui fut malheureusement assassiné le quatorze juin 1800 par un fanatique nommé Suleyman. Le vingt-sept juin 1801, assiégé au Caire, par les Anglais, les Turcs et les Mamelucks, assailli par terre et par mer, il obtint une capitulation honorable, et ramena ses troupes en France où il fut nommé général de division. Au cours de l'expédition, un jeune officier du génie, Pierre François-Xavier Bouchard, fit dans le village de Rachid en juillet 1799, la découverte de la pierre de Rosette. Beaucoup d'autres trouvailles de très grande valeur furent hélas confisquées par les Britanniques et finirent au British Muséum. Car il ne se bornait pas à combattre ! Tout ce qui appartenait à la science, à l'histoire, à la géographie, était de son domaine et l'intéressait vivement. C'est lui qui le premier, franchit les limites de l'empire romain et pénétra en Abyssinie. Belliard rapporta ainsi de Calafché une autre pierre, obtenue dans des circonstances demeurées mystérieuses. (...) J'en devins, par mon poste d'inspecteur, le dépositaire. Les événements ne me permirent pas de la mettre à l'abri dans une banque en Suisse. Aussi l'emportais-je avec moi, dans mes bagages sur l'île de l'exil Napoléonien... »

Voilà, le reste me semble présenter une moindre importance. Ces quelques lignes nous renseignent sur la provenance, c'est un bon début,

qu'en pensez-vous ?

Plongés dans leurs réflexions, les protagonistes ne réagirent pas. La jeune femme fit une grimace et se borna d'ajouter un laconique.

— Bon, nous savons à peu près d'où provient la pierre mystérieuse. Reste à déterminer son usage ou sa fonction. J'ai un ami Égyptologue qui pourra peut-être nous aider à en savoir plus, dès mon retour à Paris je lui téléphonerai. Cela vous convient ou avez-vous d'autres intentions ? Cela vous concerne, Bibert, en votre qualité de propriétaire de cette chose. Que voulez-vous faire ?

Ce n'est pas Bibert qui lui répondit, mais Yann. Il brandissait un gros carnet noir et l'agitait comme un trophée.

— Voici sans doute qui va nous aider à trouver une réponse à certaines questions. C'est un carnet que les plongeurs utilisent pour enregistrer les paramètres techniques de chaque plongée, durées, profondeurs, températures, etc. Mais aussi les observations et remarques de son propriétaire. Il était dans un tiroir du bureau, nous pouvons y trouver certaines indications sur le but et les raisons de sa présence à Porto-Azzurro. Je propose de l'emporter pour le consulter ensemble en toute tranquillité. Nous le rapporterons ensuite, car le temps passe et notre séjour en se prolongeant outre mesure risque d'attirer l'attention de cette brave gardienne, si complaisante ! »

La proposition acceptée à l'unanimité, ils prirent le chemin du retour. Voulant saluer la vieille femme, ils ne la trouvèrent pas et convinrent de se retrouver un peu plus tard, dans une bonne pizzeria du haut de la ville. Yann était resté détenteur du carnet noir, Bibert n'eut qu'une enjambée à faire pour rejoindre ses voisins dans le cockpit où ils étaient déjà en train de le feuilleter. Le besoin de savoir les tenait tous pareillement en haleine, aussi ne furent-ils pas très étonnés de voir arriver Camille. Tous réunis, munis de bière thé ou cafés selon les goûts et les tempéraments, ils écoutèrent Bibert faire les commentaires de ce qu'il découvrait au fur et à mesure de sa lecture. Le document, d'un format commercial, donnait l'identité de son propriétaire, et révélait les spots de plongées qu'il avait visités depuis une période s'étalant sur un peu plus de dix-huit mois. Aux données géographiques : lieux, dates et durées, s'ajoutaient les indications purement techniques. Enfin une large colonne était réservée aux observations plus générales ou personnelles, qualité de l'eau, clarté et nature des fonds, appréciations favorables ou de mécontentement. C'est précisément cette dernière qui intéressait nos amis. Commenant par la fin, ils s'aperçurent comme ils s'y attendaient, que le carnet s'achevait, et pour cause, le jour

avant celui de la disparition de l'infortuné plongeur. En vérifiant les coordonnées des plongées effectuées durant toute la semaine qui précédait, ils délimitèrent une zone parfaitement concentrée sur la base du socle où le fort avait été bâti. Pour ce qui concernait la nature même des recherches... Rien ! Aucune indication susceptible de les mettre sur la voie. Pas même un bout de texte codé ou sibyllin. Marie qui fixait machinalement le carnet tenu par le marin, fit une observation ; « Regarde Bibert, entre la couverture de plastique et le dos cartonné du carnet, une feuille est glissée. On en distingue un juste un petit coin, qui apparaît quand tu agites la main.

Joignant le geste à la parole, elle s'empara du carnet et réussit à en extraire une page jaunie.

— Apparemment cette page a été arrachée d'un livre ancien. Selon toutes vraisemblances celui de Mathieu Boinod que nous venons de feuilleter. En tous cas, au vu des caractères et du style je ne pense pas me tromper en affirmant que cet ouvrage a probablement été édité vers la fin du dix-neuvième siècle ou tout au début du vingtième, comme l'autre. La page n'est pas complète, le bas en est absent, nous ne pouvons y lire le numéro. Si je devais me prononcer sur la nature du texte, je dirais qu'il s'agit d'une œuvre autobiographique ou encore d'une biographie mais citant la lettre d'un personnage. Au premier regard, ça a l'air passablement ésotérique, limite nébuleux ! Mais, si vous le voulez, je vais vous en faire la lecture, vous pourrez ainsi vous faire votre propre opinion...« Pris de la nostalgie de son heureuse épopée, il conçut l'audacieux projet d'échapper à l'ennemi qui l'épiait. L'Empereur partit donc pour redresser l'aile brisée par cent vols victorieux. Il ne prit que la suite indispensable. Madame Mère l'avait précédé, Mme la comtesse Walewska et son fils firent de même. Mon isolement fut alors complet. Oh ! Caducité des trônes. Oh ! Versatilité de la gloire et de la fortune. Oh ! Vanité de toute œuvre humaine. Ainsi Giorgio Biagio s'empara de la clef de pierre et la précipita par l'ouverture où elle alla se perdre au fond des flots, juste aux pieds de San Giacomo. Ayant à jamais perdu la possibilité d'ouvrir la porte du vieux tombeau, le cadeau de la reine Hatchepsout demeurera au pays de Pount, dans le temple de Yeha, inviolé. S'abattront à nouveau les fléaux qui détruisirent D'mt puis Axoum. Le Zamana-Mesasant succède déjà au royaume de Gondar. C'est le signe que l'Ère des Princes amorce le déclin. Mentewab et Welete Bersabe les deux reines feront le lit de Sehul. Le Yeju et ses forces considérables n'y pourront rien tant que le sceptre de Ménélik, fils de la Reine de Saba, ne sera pas restauré. »

Marie, parvenue à la fin de la page, considère le texte dont elle vient de

donner lecture. Ceux qui l'écoutaient restent silencieux. Doucement elle repose le document et interroge ; « Alors, Qu'en dites-vous ? La première partie me semble claire, c'est de la fuite de l'empereur qu'il est question. Mais la deuxième partie... Chacun regarde son voisin ou sa voisine, Mais Camille est la plus décidée ou la plus rapide, elle s'empare de la lettre et déclare posément.

— Nous allons faire des photocopies, nous pourrions réfléchir chacun de notre côté et ainsi, en nous retrouvant demain en début de matinée, nous pourrions comparer et établir quelques points de convergence. Excusez-moi d'être un peu directive, que voulez-vous par mon métier je sais que sans ce travail préparatoire nous allons perdre énormément de temps et gaspiller notre bonne humeur. Alors, pas d'objections ? On va à cette pizzeria et on ne parle plus de cette histoire durant toute la soirée. »

Vœux pieux... Mais impossible à tenir ! Que ce soit par curiosité scientifique, professionnelle ou par le simple fait de leur nature, tous n'avaient que cette énigme en tête. Sortant du restaurant, la journaliste avait déjà recueilli l'essentiel des avis et des connaissances qu'ils possédaient à eux tous. Il ne lui restait qu'à en faire une synthèse, concise autant que possible, pour concrétiser leurs résultats. Comme elle devait récupérer son véhicule stationné non loin du quai, elle demanda à Bibert de lui servir d'escorte. Prolongeant le tête-à-tête, elle fit tant et si bien que celui-ci, bien qu'il n'en eut, se cru tenu de sacrifier à la tradition et de lui proposer de prendre un dernier verre à bord, en tous biens tous honneurs ! Naturellement. Finaude, elle n'attendait que cela, aussi ne se fit-elle pas prier pour accepter.

Les compliments qu'elle adressa au marin étaient sincères, elle appréciait vraiment l'intérieur rationnel et agréable du navire. La chaleur des boiseries, l'harmonie étrange faite de la cohabitation d'appareils d'aspect résolument modernes, radar, sonar, VHF, GPS, etc. Avec le désuet des rideaux de couleurs claires, de la vieille bouilloire étamée, et du cuivre polis des petites lampes à pétrole. Depuis le poste de pilotage la vue telle qu'on la découvrait, dégageait, il est vrai, une sensation de sérénité très sécurisante. D'autant que le dépaysement était encore accentué par les hublots ronds, qui permettaient une vue au ras des flots. Surtout elle avait l'envie, encore non clairement formulée mais déjà bien arrêtée, que le propriétaire lui accorde une attention moins... distante. Vu l'agnosticisme flagrant du Maître à bord après Dieu, il pourrait bien devenir un petit peu le maître à bord... après elle ! Camille souriait à cette simple évocation, persuadée que cela ne devait pas présenter d'insurmontables difficultés,

surtout si elle voulait vraiment s'en donner la peine. Remuant cette arrière pensée excitante elle argua que l'intimité ambiante, en favorisant leurs capacités de concentration, les aiderait à trouver rapidement des réponses à leurs communes interrogations. En prenant soin de ne pas s'étendre sur la nature précise de ces dernières... En homme plus habitué aux caprices de l'océan qu'à ceux des femmes, Bibert ne vit rien venir. Sans en avoir clairement conscience, il appréciait pleinement la présence de la jolie jeune femme et insidieusement en subissait déjà le charme. Un vieux Rhum agricole, l'absence de musique enregistrée idéalement remplacée par le friselis de l'eau sur la coque. Dans l'espace exiguë des banquettes du carré, un frôlement, un geste mal contrôlé, et... les choses de l'amour entre homme et femme, s'accomplissent.

*** Paris-Dakar 1987. Étape Niamey/Gao.**

Debout, les genoux légèrement fléchis, les bras raides pour maintenir la puissante Yamaha “Ténéré 600”, cela fait deux bonnes heures qu’il a la certitude d’avoir quitté la piste ou ce qui en tenait lieu. Il a tellement chaud sous son casque intégral qu’il lui semble que ses pensées sont transformées en vapeurs.

À l’oued ! C’est après le passage de l’oued qu’il a fait l’erreur, il en est persuadé. Sur l’immense glacis caillouteux, pour éviter de recevoir les nuages de sable soulevés par les concurrents précédents, comme les autres il s’était écarté sur des centaines de mètres de part et d’autre de l’axe de la piste, créant son propre panache de poussière dont les suivants s’écartent à leur tour, et ainsi de suite. Brutalement, juste signalé par un mince cordon d’épineux rabougris et noyés dans la poussière, une tranchée, le lit asséché d’un cours d’eau qui barre toute la plaine transversalement d’où plongeon un mètre où plus en contrebas. Inutile de songer à reprendre l’infernale chevauchée.. Il est presque quatorze heures l’arrivée était prévue vers midi. Il devrait retrouver quelques traces, elles se resserrent toujours à l’approche du but... Absolument rien, pas un sillon de pneu.

C’est son premier Paris-Dakar. Des rallyes, oui il en a fait ! Pour s’amuser, au volant de tires, volées sur les parkings de supermarchés. Il en a pourtant rêvé de ce “Dakar” mythique. Lui, le fils d’émigrés algériens. Tout y est passé, boulot, économies, les siennes plus celles des parents et des copains.

Bon, c’est pas le moment de s’énervé ! Putain quelle chaleur, déjà plus une goutte de flotte ! Il aurait dû se rationner, quel con ! Pas le choix, après cette dune quelques palmiers lui offriront de l’ombre. Il y attendra l’hélicoptère qui le repérera et dirigera les secours vers lui. Inch Allah Tant pis pour l’exploit, il terminera en dilettante... Et merde il ne va tout de même pas prendre le risque de crever, juste pour justifier un rêve.

2

« Dix-sept heures de voyage depuis Rome ! Dont sept à poireauter dans cet infernal aéroport du Caire ! Tu es vraiment certaine qu'il n'y avait pas de vols directs ?

Assis côtes à côte dans la salle d'embarquement du terminal C de l'international airport Léonardo da Vinci à Rome, Bibert interroge une ixième fois sa compagne, juste pour tromper sa mauvaise humeur. Elle n'est pas dupe mais peu encline à se laisser prendre pour défouloir.

— Si tu t'en étais occupé, tu aurais constaté par toi-même que pas une compagnie n'offre un vol direct pour l'aller. Au retour en revanche, pas de problème, presque toutes proposent un vol sans escales sur les principales capitales d'Europe. Bien-sur tu aurais préféré t'y rendre avec ta barque, hein !

— Et comment ! Ça m'aurait pris du temps mais j'aurais eu le sentiment d'être un homme qui voyage, pas d'un animal qu'on mène, résigné, d'un pâturage à un autre ! Car, reconnais-le, c'est ni plus ni moins comme du bétail que sont traités les voyageurs des classes dites 'économiques'. Économiques !... Pour qui, tu en as une idée ?

— Bon, mais nous sommes en classe Affaires. De quoi tu te plains ?

— Je ne me plains pas, je déplore les identiques conditions. Car toutes considérations de confort mises à part, les contraintes sont semblables. Parqué, fouillé, mal ou pas du tout informé, victime de retards et carences de toutes sortes. Subir ces avanies sans broncher, pieds et poings liés, livrés à la totale discrétion des compagnies aériennes qui ne se privent pas pour mépriser ouvertement les règles de la courtoisie la plus élémentaire... C'est une évidence, le voyage de masse entraîne la négation absolue des droits-de-l'homme-polis-et-bien-élevé.

— L'homme polis et bien élevé ! (Camille s'en étouffe de rire) où peux-tu bien aller chercher des phrases pareilles ? Ça n'existe plus, les hommes

comme ça ! C'est à peu près aussi désuet que les chevaliers protecteurs de la veuve et de l'orphelin. De nos jours, tu as du fric et tu te paies un confort à la mesure de tes désirs. Ou t'es fauché et tu t'entasses dans les bétailières volantes, en mettant ta fierté et ta dignité dans ton bagage de soute. De toute façon je n'avais pas le temps d'un voyage en voilier. Ton coursier des mers se déplace, au mieux, à la vitesse d'un promeneur en vélo. Et encore heureux quand c'est dans la direction du but ! C'est que j'ai des obligations professionnelles, moi ! Puisque tu as insisté pour bénéficier de l'immense avantage apporté par ma présence à tes côtés dans ton jeu de piste, il faut en supporter les quelques légers inconvénients.

Pris à son propre jeu, Bibert préfère abandonner la controverse et ramener la conversation sur un terrain mieux balisé.

— Donc ce nommé Giorgio Biagio serait un inconnu, qui pour une raison qui reste à déterminer aurait balancé la “Pierre” par une fenêtre, ou une quelconque ouverture de la forteresse San Giacomo. La dite Pierre serait en réalité une clef, qui ouvrirait un tombeau quelque part dans le pays de... Quel pays, déjà ? J'ai un peu oublié.

— Le pays de Pount. C'est ainsi que les anciens Égyptiens appelaient les régions situées au sud, en particulier celles connues sous le nom de Nubie. Ces terres furent envahies par les Axoumites, habitants des hautes montagnes du bord de la mer Rouge. La correspondance entre le royaume d'Axoum et le nom de l'Éthiopie moderne remonte à la première moitié du IV^e siècle, où l'inscription figurant sur une stèle érigée à Ezana traduisait Habashat, source du nom Abyssinie utilisé vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. par le mot grec Aithiopia, qui signifie « le pays des visages brûlés » : de aitho : brûler et ôps : visage. Les Égyptiens eurent des contacts depuis le règne du pharaon Sahourê. Mais nous avons la relation par une fresque du sanctuaire de Deir el-Bahari à Thèbes, d'une expédition commerciale parvenue au pays de Pount aux alentours de l'an 1495 av. J-C, sous le règne de la reine Hatchepsout.

Ça va ? Je n'ai pas trop abusé de ta capacité d'écoute ? C'est terrible, à chaque fois que je dois faire un petit exposé, je ne parviens pas à m'empêcher d'écrire tout un article.

— Ben, oui ! Ton cours est un peu magistral à mon goût, mais puisque cela te fait plaisir. Alors cette reine aurait fait cadeau d'un sceptre au roi du pays de Pount, où Axoum à moins que ce ne soit l'Éthiopie ou carrément l'Abyssinie. Je m'y perds dans tes royaumes ! Enfin, bon, l'essentiel est que ce présent, d'une très grande valeur, soit véritablement enfermé dans une nécropole. Pour l'ouvrir, s'il suffit d'une clef de pierre, celle que nous détenons devrait convenir puisque c'est justement celle qui avait été

rapportée de là-bas. Entre nous, je n'aurais pas aimé être porte-clés à cette époque. Tu imagines, un trousseau de dix de ces trucs à la ceinture ! Hum, bon, il ne nous reste qu'à trouver cette tombe et... À prendre le trésor !

— Doucement, doucement ! Effectivement, vu comme cela, les choses sont simples. Il demeure cependant deux principales inconnues, le lieu et l'endroit précis ! Pour le choix des lieux, nous avons les indications du royaume de Gondar et du temple de Yeha, reste à savoir où ils se trouvent.

— Oui, et pour la localisation je présume qu'il faudra voir cela sur place, ça promet ! Heu, à propos, nous avons une autre indication de lieu, D'mt, c'est où ça, sur la lune ?

— Sans importance, il s'agit d'un vieux royaume auquel Axoum a succédé. De même pour les reines et les Princes évoqués dans la lettre. Cela se passait du temps de Salomon. Je viens de consulter une abondante documentation sur ce sujet.

— Ah ! Ça disait quoi ?

— Une autre fois, ce ne sont que légendes. Nous sommes appelés pour embarquer. Dis-donc, tu n'as pas remarqué ce drôle de type là-bas ? Il n'a cessé de nous observer, je n'aime pas son regard.

— Tu lui as tapé dans l'œil ! Il te convoite pour son harem, car c'est un musulman... Franchement, je n'aime pas non plus l'allure de cet homme, mais pas pour des raisons subjectives, moi. Allons-y ! »

Pauvre Bibert, cinq heures d'Airbus pour arriver au Caire, et plus de sept heures de transit, en pleine nuit. Il en profita pour revenir sur le sujet à l'ordre du jour et se distraire en écoutant sa compagne lui narrer les avatars de leur terre de destination.

« De nos jours tout le monde, même toi peut-être, connaît la vallée du rift, considérée comme berceau de l'humanité. (Bibert sifflote l'air de la chanson des Beatles, Lucy in the sky). Un regard le ramène au calme, après un bref instant destiné à bien marquer sa réprobation, la narratrice consent à reprendre

Depuis cinq mille ans l'histoire de l'Éthiopie est consignée dans des écrits, gravés dans la pierre ou d'autres supports. La Bible mentionne Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba, présumé premier empereur, mille ans avant J.C. Il détiendrait selon une légende locale, son pouvoir d'un sceptre aux vertus magiques, cadeau d'une reine Égyptienne, quinze siècles avant notre ère. Le prophète Mani, figure religieuse Perse, citait Axoum comme l'une des quatre grandes puissances de son temps, avec l'empire romain, la Perse, et la Chine. Selon certaines sources les Éthiopiens étaient à l'origine des juifs, les Falachas. Le christianisme ne fut

introduit dans le royaume d'Axoum que beaucoup plus tard, au VI^e siècle par Frumentius évêque de l'Église égyptienne copte. Ce qui caractérise incontestablement cet empire est la pratique de l'écriture grâce, à un alphabet spécifique appelé Ge'ez. En 632, les armées musulmanes pénètrent dans la corne de l'Afrique, si bien que le royaume chrétien qui résiste à cet expansionnisme, se retrouve isolé durant de longs siècles. Isolé mais non détruit car il existe une tradition qui indique que le négus Ashama ibn Abjar offrit l'asile aux musulmans qui fuyaient les persécutions de La Mecque. Un hadith coranique affirme que le prophète Mahomet recommande aux siens de ne jamais attaquer l'Éthiopie à moins d'être attaqué par celle-ci ! Pourtant, au cours du second millénaire, assaillis, par les tribus païennes au sud et les troupes islamiques à l'est, la fin du royaume d'Axoum sera aussi mystérieuse que son commencement. Période de sécheresse persistante, déboisement intensif, épidémies de peste ? Aucunes certitudes. L'historien musulman Abu Ja far al-Khwrazmi écrit que « *La perte du sceptre sacré est cause de celle de la dynastie Salomonienne.* ». Quoi qu'il en soit force est de reconnaître qu'à partir de cette époque le pays, jusque-là prospère, sombre effectivement dans les calamités. Il faudra attendre l'arrivée du Négus Yekounno pour que le royaume soit rendu à la lignée royale biblique. En creusant des églises dans la roche telle qu'on peut en voir sur le site de Lalibela, il aurait en effet retrouvé le sceptre garant de sa légitimité, dans une grotte. Depuis cette date, le Bâton royal est gardé en un lieu tenu dans le plus grand secret. Cependant il doit impérativement être présenté à chaque nouveau sacre. Or le vol au tout début du XIX^e siècle de la clef qui en permettait l'accès, précédé ou suivi du massacre des prêtres et de toute la garnison qui en garantissaient la conservation, ont rendu impossible le respect de la tradition. L'empire à nouveau se morcela et les princes des différentes provinces se livrèrent une guerre incessante. Actuellement le pays est toujours en ruine.

— Mais dis donc, Camille, ta légende sur fond de vérité historique, donne un nouvel éclairage au contenu de la mystérieuse lettre. Nous avons confirmation que la "clé" fut volée et ramenée en Europe. Il ne nous reste plus qu'à découvrir l'emplacement de la cachette du sceptre.

— Oui, mais pour cela nous devons d'abord subir encore trois longues heures de Boeing à titre de mise en bouche. »

Aéroport d'Addis Abeba, terminal Bole, neuf heures trente du matin. Il aura fallu près de quarante minutes et une cartouche de cigarettes américaines (placées intentionnellement, en vue de semblable difficulté.)

pour que le douanier laisse passer le curieux objet qu'il avait décelé dans le sac du navigateur français. À l'extérieur le vent rappelle que l'on se trouve à deux mille quatre cents mètres d'altitude. Même sous l'averse qui vient de tomber, l'air reste sec absent de cette lourdeur poisseuse qui caractérise les zones côtières. Le minibus de leur hôtel n'est pas présent, mais le chauffeur de celui du Sheraton les interpelle. IL assure la navette pour trois ou quatre autres hôtels, dont le leur. Les voyageurs prennent place aux cotés de cinq autres personnes quelque peu renfrognées, la fatigue du voyage sans doute. En jetant un œil sur la liste posée sur le tableau de bord Camille constate qu'ils sont en présence d'un couple d'Irlandais en voyage de noce ainsi que de trois fonctionnaires américains venus participer à un colloque sur l'aide consentie par le PNUD. Ils descendent tous au Sheraton. Le véhicule repart immédiatement pour les déposer au Dessalegn-Hôtel, sur Aba Kemaw street, non loin du tout nouveau musée d'archéologie. L'après-midi même ils s'y rendront pour tenter de rencontrer le professeur Azaïs qui effectue actuellement des fouilles, dans la région du Sidamo.

En sortant de l'hôtel pour de rendre au musée, Bibert attrape le bras de sa compagne et le serre fortement : « Ne te retourne pas tout de suite, de l'autre côté de la rue, l'homme en tenue blanche. Regarde, je n'ai pas la berlue ! C'est bien celui que tu avais repéré dans le hall de l'aéroport ? Feignons de ne pas l'avoir remarqué et voyons s'il s'agit bien d'un suiveur ou d'une, improbable, coïncidence. »

Le temps de prendre des repères pour situer leur destination, l'individu s'était évanoui, du paysage et ils étaient parvenus devant l'édifice pompeux qui abrite le Muséum d'Archéologie. Nulles traces de leur 'espion',.. soulagés ils décidèrent de remettre à plus tard l'approfondissement de cette présence suspecte et de se concentrer sur la suite de leurs investigations dans le pays. La journaliste avait activé son réseau de relations professionnelles et d'amis, afin d'obtenir une recommandation auprès des scientifiques en mission de fouilles dans cette partie du globe. Elle estimait, avec bon sens, que des chercheurs, archéologues ou paléontologues, seraient certainement les plus à même de les aider dans leur quête du tombeau ou de la crypte recelant le sceptre. Le nom du professeur Azaïs avait fait l'unanimité. Quelques télex avaient suffi pour obtenir l'accord d'une rencontre, soit dans la capitale soit directement sur le site de Tuto-Fela. Des recherches ethnographiques sont en cours dans cette région reculée et ils redoutaient de devoir s'y rendre.

La chance était avec eux, selon son secrétariat, le professeur devait assister à une conférence à Addis-Abeba. La même secrétaire leur avait

communiqué date et heure pour l’y rencontrer. Pourtant, après trois quarts d’heure passé en inspections des petites salles du musée, à leur grande déception toujours pas de professeur en vue. Les chercheurs sont souvent distraits et enclins aux retards, mais il y avait des limites, l’énervement et l’inquiétude commençait à gagner les visiteurs. Bibert se décida à interroger une femme de ménage, occupée à nettoyer des plaques de pierre, dans un petit atelier attenant.

« Mademoiselle, excusez-moi ! Nous avons rendez-vous avec le professeur Azaïs, auriez-vous une idée de l’endroit où nous pouvons le trouver ?

Vêtue d’une salopette d’ouvrier, l’employée ne releva pas tout de suite la tête et pris bien consciencieusement le temps de terminer son époussetage avant de répondre, en français, alors que Bibert s’était adressé à elle en anglais.

— Ah ! C’est vous. Hé bien, vous n’êtes pas particulièrement respectueux de vos horaires. Vous aviez rendez-vous voici près d’une heure ! Croyez-vous que les gens n’aient rien d’autre à faire que d’attendre votre bon vouloir ?

— Mais ! C’est ce professeur qui manque furieusement de politesse. Et puis, voulez-vous me dire en quoi cela vous concerne ?

— Au premier chef, je suis le professeur Élise Azaïs ! Vous et votre... accompagnatrice, tournez comme des Derviches dans toutes les salles. Comment voulez-vous que je sache qui vous êtes ? Je ne vous ai jamais vu, que je sache ! Et souvenez-vous que, c’est vous qui avez besoin de mes services, pas le contraire.

Camille, passablement irritée d’être qualifiée “d’accompagnatrice”, le fut davantage encore en constatant l’attitude de son voisin. Bibert, en effet, présentait tous les symptômes d’un individu en proie à une franche admiration. Que se fusse pour cette impertinente péronnelle dépassait la capacité, d’acceptation, fort limité au demeurant, de la jeune femme. Elle ne chercha pas à contenir sa mauvaise humeur.

— Hé bien, veuillez nous en excuser mais nous ne pouvions deviner que le “professeur” était de sexe féminin, pas d’avantage que nous n’aurions imaginé que ce professeur se révélerait aussi peu aimable ! »

Les deux femmes échangèrent un regard qui laissait clairement entendre que, s’il ne tenait qu’à elles, leurs relations n’iraient pas au-delà d’un échange de propos, souhaité aussi bref que possible ! Le marin était quant à lui complètement tombé sous le charme de la jeune scientifique. Il se surprit même à ressentir un vif désir physique. Pourtant son interlocutrice

n'avait rien d'une bombe sexuelle, non plus que d'un canon de beauté. Âgée d'environ quarante ans, petite et peu pourvue de ces rondeurs qualifiées de suggestives. Son visage, fin, encadré de cheveux auburn se singularisait par des yeux ronds et, surtout, une bouche un peu trop grande. L'ensemble n'offrait donc rien de transcendant. D'aucuns l'auraient même qualifiée de laide. Cependant l'éclat du regard, la douceur du visage, surtout quand un sourire en remodelait les proportions, lui conféraient une physionomie d'un charme affirmé. D'ailleurs Bibert sans même en avoir conscience, excepté la manifestation impromptue d'une virilité embarrassante, y avait instantanément succombé. Sensible à cet intérêt, difficile à dissimuler, la jeune chercheuse ne se fit pas faute d'y ajouter une pointe de provocation, ne serais-ce que pour aiguïser les rancœurs de son interlocutrice.

Pour un observateur impartial, l'avantage de cette situation consista en ce que l'entrevue au lieu de tourner court comme pouvait le laisser présager la prise de contact, pu s'installer dans le temps. Les préoccupations scientifiques des deux femmes, provisoirement reléguées au rôle d'accessoire, de simple toile de fond pour un duel feutré mais acéré, eurent le temps de reprendre le dessus. Les griffes remises au fourreau, Élise s'enquit enfin du motif de leur voyage ainsi que de la raison qui les poussait à recourir à ses lumières. Bibert se fit un plaisir de lui relater leurs avatars, Camille ayant délibérément choisie d'abandonner la parole à son ami, simulant un aussi profond que soudain intérêt pour les objets exposés dans la salle attenante. Lorsqu'il se tu, terminant par une interrogation sur l'aide qu'ils pouvaient attendre de la chercheuse, un silence profond s'installa. D'autant plus marquant qu'il succédait à une diatribe sans communes mesures avec la sérénité ordinaire des lieux. Élise réfléchissait tout en traçant des signes du bout des doigts dans la poussière qui recouvrait les stèles en cours de nettoyage. Les solliciteurs ne purent faire moins que respecter cette méditation en observant les étranges signes qui apparaissaient dans le tracé distrait. Comme la méditation semblait devoir se prolonger bien au-delà des limites, étroites, de la patience dont Camille pouvait faire preuve, elle prit l'initiative d'y mettre un terme : « Je crois que vous composez des mots en utilisant l'alphabet guèze ou amharique, je ne sais les différencier, c'est bien cela ?

— Heu, oui ! Enfin c'est la même chose, puisque l'amharique comme le tigrinya utilisent l'alphabet guèze. Celui-ci comporte deux cent trente et une lettres. Il ne faut pas manquer de jeter un regard sur l'extraordinaire machine à écrire que cela nécessite, nous en avons une exposée dans le hall d'accueil. »

Quittant son ton, volontairement pédant, le professeur reprit.

« Écoutez votre aventure est peu banale aussi je préfère ne pas avancer de réponses avant d'avoir vérifié certaines choses. Convenons de nous retrouver demain en fin de matinée. Nous pourrions déjeuner ensemble et en profiter pour faire le point. Cela vous convient-il ? »

Quelques heures plus tard, attablés chez Finfine, un restaurant recommandé par le portier de leur hôtel, Bibert doit subir la mauvaise humeur de sa compagne. « Vraiment je me demande ce que tu peux bien trouver d'excitant à cette planche à pain ! Qu'avons-nous besoin des services de ce rat de laboratoire ? Nous sommes en mesure de nous débrouiller seuls.

— Mais que vas-tu imaginer, cette fille est charmante, sans doute mariée et de toute façon je te rappelle qu'elle a bien dix ans de moins que moi.

— Eh ! Ben ça alors, et moi ! Nous n'avons pas loin de vingt années d'écart. Cela n'avait pas l'air de te gêner jusqu'à présent, goujat ! »

Le marin ne trouve rien de transcendant à objecter et connaissant par avance le sort réservé à toutes tentatives de justification, voire à de simples explications, choisi de faire profil bas. Il laissera passer l'orage comme les grains en mer.

Le lendemain à l'heure convenue ils se rendent au rendez-vous, personne ne les y attend. Croyant à un retard, ils flânent, épuisant les dernières réserves de leur bouderie. Camille jubile secrètement, celle qu'elle considère définitivement comme une rivale lui fournit des armes pour entreprendre une offensive de déconsidération vraiment inespérée. Elle n'y peut résister et rompt son silence vengeur : « Tu vois ! Cette fille se moque bien de toi et nous traite par-dessus la jambe. Je suis sur qu'elle va appliquer en roulant ses yeux globuleux et minaudent qu'elle a été retenu par ses obligations professionnelles. Tu parles !

— Non, je suis sur qu'il y a eu un problème. Entrons et cherchons à nous informer ! »

Après un rapide entretien avec le conservateur, qui avait été mis au courant par Élise de la possibilité de leur venue, ils se rendirent à l'Alliance Française. Aux dires du sympathique fonctionnaire, seule cette institution, dépendante du consulat de France, serait en mesure de leur communiquer l'adresse de la jeune femme. Car personne au musée n'avait la moindre idée des raisons de son absence.

Bien entendu, à l'ambassade comme au consulat, on commença par leur

opposer une forte suspicion. Pas question de divulguer quoi que ce soit ! À quel titre agissaient-ils, etc. etc. Bref, la routine ! Heureusement un vague attaché culturel, venu tromper son ennui en entendant des bruits de voix au-dessus de la norme -habituellement feutrée de l'endroit- consenti à reconnaître qu'une mission scientifique de fouilles, patronnée par le Ministère des Affaires Étrangères, était en cours. Pendant qu'il en était aux confidences, il s'autorisa à ajouter que le professeur Azaïs en faisait effectivement et officiellement partie. En revanche, pour l'adresse il n'entendait pas s'impliquer plus avant. La mine renfrognée de ses deux compatriotes du lui donner des remords, car, après une brève hésitation, il ajouta qu'un des chercheurs étant présent il leur serait plus facile de passer par lui pour obtenir les informations dont ils avaient besoin. Nos deux aventuriers s'empressèrent de suivre ce conseil inespéré et filèrent dans le local dévolu aux missions et organismes accrédités.

Le collègue d'Élise tombait des nues, Ah ! Elle n'était pas venue à son rendez-vous ! Lui ? Non il ne savait pas où la joindre. Ils étaient logés dans des villas de location mais il était en couple avec sa femme tandis qu'Élise partageait son appartement avec deux autres membres célibataires de la mission. Bien sûr il allait leur donner l'adresse ! Pourquoi, il y avait un problème ? Camille usa de son sourire pour rassurer l'homme qui commençait à se poser des questions.

« Non, enfin nous espérons que non ! Il se trouve que nous avons besoin d'elle. Nous ne manquerons pas de vous tenir informé au cas où une difficulté surgirait. Merci beaucoup, au revoir. »

Au moment de partir, pris d'une subite inspiration le marin demanda l'autorisation de déposer dans le coffre-fort de l'ambassade un objet personnel. Leur interlocuteur n'y voyant pas d'objection les accompagna pour ouvrir lui-même le coffre. Il sourcilla à peine en voyant la taille de l'objet. Bibert assura qu'il viendrait, lui où sa compagne, le récupérer dès que possible. Puis ils sortirent et appelèrent un taxi.

Parvenu devant la villa choisie comme résidence par Élise et ses collègues, ils eurent la surprise de reconnaître l'homme à la vêtue orientale qu'ils avaient déjà croisé à plusieurs reprises, l'espion ! La rencontre était tellement inattendue qu'ils marquèrent un arrêt brusque. L'homme leva lentement les yeux. Saluant d'une inclinaison de tête, l'allure lente mais résolue il s'avança dans leur direction. Indécis sur la conduite à adopter, Camille et Bibert échangèrent un regard. Fuir ou faire face ? L'alternative cessa de se poser quand le mystérieux personnage s'adressa à eux en français : « Ne craignez rien je vous attendais pour, si possible, vous

empêcher de continuer à aggraver la situation. Venez avec moi, ma voiture est garée à quelques mètres. »

Sans attendre de réponse il tourna les talons et entrepris de rejoindre une vieille Lada, garée sous un palmier rachitique. A présent davantage intrigué que véritablement inquiets, ils emboîtèrent le pas et prirent place dans la guimbarde poussiéreuse. L'inconnu démarra aussitôt et sans plus faire de commentaires ni daigner répondre aux questions de la journaliste, il prit une route tortueuse qui sortait de la ville par les quartiers nord. Très vite le goudron fit place à une piste en terre latéritique très mal entretenue. Longeant une rivière encaissée, ils parvinrent en un peu plus d'une heure de route défoncée, jusqu'à une station d'essence désaffectée. Les lieux respiraient le pillage et l'abandon. Le vent levait des tourbillons de poussière ocre et quelque chose battait contre un mur au gré des rafales. Le tout ressemblait à un décor de western ou de film d'épouvante.

Le chauffeur se tourna vers eux. De près ils purent constater qu'il n'était pas très âgé. Moins de trente ans, mais avec un regard dur d'homme endurci : « Une autre voiture va venir vous chercher pour vous conduire sur le site de fouilles où exerce votre amie l'archéologue. Elle vous attend, moi je repartirai aussitôt. Nous sommes mardi, je reviendrai vous chercher jeudi soir ou vendredi matin, Inch Allah ! Je dois essayer de brouiller les pistes pour éviter autant que possible que les choses ne deviennent totalement incontrôlables. Au moins ici vous ne risquez plus de commettre de nouveaux dégâts. Au revoir !

Camille laisse éclater sa fureur.

— Mais c'est incroyable, vous décidez et ne nous laissez aucun choix. Nous n'avons rien emporté et voilà que vous nous annoncez tranquillement que nous allons passer trois jours dans les montagnes. Bibert, fais quelque chose ! Dis à ce type que nous refusons et rentrons directement à notre hôtel, à Addis Abeba.

Sans s'émouvoir, leur interlocuteur se tourna pour s'adresser à Bibert. Conformément aux préceptes de sa religion, il affectait ostensiblement d'ignorer la jeune femme.

— Vos agissements un peu trop voyants, vos propos inconsidérés et, surtout cet article dans le journal, vous ont signalés à l'attention de ceux qui veulent s'emparer de ce que vous détenez. Or vous n'êtes pas en mesure de leur résister, c'est la raison de ma présence. Mon nom est Damu Endalkaches, j'appartiens à la police d'État, chargé entre autres de la protection des ressortissants étrangers. J'assumais à ce titre celle de mademoiselle Azaïs, avant de m'intéresser à vos faits et gestes. Sachez que vous êtes en grand danger, votre pierre suscite de fortes convoitises. Placez-

vous sous la protection de la mission scientifique et suivez les instructions qui vous seront données par le responsable de l'équipe. C'est votre seule chance d'échapper à un sort funeste, nous ne serons pas toujours derrière vous. A présent voici votre véhicule. Dieu vous guide !

— Attendez ! Vous faisiez référence à un article de presse. De quoi s'agit-il ?

— Demandez à votre compagne, elle sait de quoi je parle. Au revoir monsieur, soyez prudent ! »

Éberlué, Bibert regarde le policier faire demi-tour, puis disparaître dans un nuage de poussière en direction de la capitale. Camille a déjà pris place sur l'unique siège, au côté du chauffeur de la jeep Toyota, qui doit les conduire, ils ne savent où. Le marin saute en voltige à l'arrière parmi un fatras de bidons et d'outils de terrassiers. La poussière intérieure peut ainsi se mêler à la poussière de la piste, en un épais nuage.

Au terme d'un parcours éprouvant, surtout pour un homme ayant franchi le cap de la cinquantaine, ils purent enfin reprendre des forces. Assis sur des chaises de camping, attablés devant des verres d'une eau claire à défaut d'être fraîche, ils attendent Élise.

La scientifique est occupée au centre d'un groupe d'ouvriers à donner des explications, qui ressemblent à des ordres, pour les travaux du lendemain. Quand elle en a terminé et vient les rejoindre, Camille attaque d'emblée : « Deux heures de tape-cul pour venir jouer les scouts au milieu de n'importe où ! J'espère que ce que vous avez à nous dire vaut le dérangement !

— Madame, ce n'est pas moi qui vous dérange. Mais bel et bien vous qui venez semer la perturbation, sans y avoir été invités. Vous rendez-vous compte seulement de la portée exacte de vos agissements de ces derniers temps ? Comme si la situation n'était pas assez délicate, vous faite paraître dans la presse un article à sensation. Heureusement l'invraisemblance de vos affirmations est telle que les autres médias, télévisions, radios, etc. ne se sont pas emparés de vos révélations. Nous n'avons évité la catastrophe que d'extrême justesse, espérons qu'il n'y aura pas d'autres parutions à venir...

Bibert lui coupe la parole, la fatigue et la tension des dernières heures font qu'il éprouve le plus grand mal à garder son calme.

— Voici deux fois que j'entends parler de ce reportage. J'aimerais savoir de quoi il retourne !

Visiblement très embarrassée, la journaliste cherche désespérément une

explication. Leur hôtesse ne lui en laisse pas le temps.

— Évidemment, puisque c'est le magasin avec lequel elle collabore le plus fréquemment. Je n'en ai bien malheureusement pas d'exemplaire à vous présenter, mais je peux vous résumer les titres : *Sur la piste de Ménélík Premier ! Notre envoyée spéciale chez la Reine de Saba...* Je vous laisse apprécier ! Pour votre petite aura de pisse-copie vous prenez le risque de déclencher des événements dont vous ne semblez pas avoir conscience des conséquences.

— Mais je ne fais que mon métier ! Le vôtre est de fouiller la merde pour déterminer la qualité des torches-cul utilisés par les anciennes civilisations. Le mien est d'informer les gens. Chacun sa noblesse ! Pardonne-moi Bibert je n'ai pas pris le temps de t'informer de cet article. Je dois gagner ma vie et ne me risque pas dans les trous de balle de la planète uniquement pour mon plaisir. Cette... racleuses de poteries n'a pas de leçons à me donner. D'ailleurs la façon dont elle tente de récupérer notre découverte est proprement inacceptable.

Face au risque d'inflation verbale et aux fortes probabilités de voir l'échange se terminer en rencontre pugilistique, le marin préféra oublier son propre ressentiment et tenter d'apaiser le conflit. Prenant un ton calme mais ferme, il intervint.

— Bon, calmez-vous ! Nous allons ensemble essayer de mettre tout à plat et de faire le point. Je résume, premièrement nous entrons en possession d'une pierre, qui se révèle être une clé. Celle-ci permet d'accéder à un sceptre datant de deux millénaires avant que Jésus ne se mette à Crier. Deuxièmement nous venons ici pour tenter d'en trouver la localisation et sollicitons votre aide pour ce faire. Enfin troisièmement la police et vous-même semblez détenir beaucoup d'autres informations sur ce sujet. Lesquelles ?

— D'accord, d'accord ! Nous sommes tous à cran et je vous prie de bien vouloir excuser le caractère outrancier de mon langage. Vous Camille surtout, ne voyez pas d'implication personnelle dans ma façon de réagir. Voyez-vous, quand la clé a été dérobée, le sceptre l'a été simultanément. Les voleurs agissaient par calcul politique, non par esprit de lucre, c'était un épisode de la lutte pour le pouvoir. Malchance pour eux, ils se firent surprendre par les troupes napoléoniennes, qui retraits d'une incursion dans ce pays, qu'ils appelaient alors du nom d'Abyssinie. La confrontation se termina par le massacre total des pillards, l'officier qui dirigeait la troupe était attaché à l'expédition scientifique, il se fit remettre la pierre dont l'aspect étrange l'intrigua bien qu'il en ignore l'usage. Hélas il ne se soucia pas du reste d'un butin, que l'on se garda d'ailleurs bien de lui présenter. Le

sceptre, devenu l'enjeu d'une partie de dés, échoua dans les bagages d'un commerçant syrien de passage, tricheur émérite. L'homme continua son voyage avec une caravane de sel. Bref, de tractations en mésaventures, les ultimes péripéties connues du sceptre font état de sa capture, en même temps que son détenteur, par une troupe de peuls Bororos, qui suivaient leurs troupeaux tout en se livrant à quelques raids quand l'occasion s'en présentait. Les nomades transhumaient selon une ligne approximativement est/ouest, du Soudan aux rives du fleuve Niger. Par malchance ils croisèrent la piste d'un rezzou Tamashek. Les touaregs venaient de piller un village de cultivateurs Songhaï et regagnaient leur campement. Repus de batailles, pourvus de vivres d'esclaves et d'animaux, ils se montrèrent magnanimes et se contentèrent de s'emparer de quelques poteries et autres objets. Plutôt par souci de maintenir les traditions que pour répondre à une réelle nécessité. Le sceptre, objet totalement dépourvu de valeur et de signification pour les éleveurs, allât s'entasser avec d'autres trophées. Future monnaie d'échange, sur les marchés de Gao, Djenné ou Mopti. La trace se dilue dans ces ergs sahariens, pour réapparaître au cours de la seconde guerre mondiale où un aviateur, contraint par une panne de moteur de se poser dans l'Adrar des Ifforas, signale avoir identifié dans une tribu willeminden un « Bâton de commandement, incroyablement décoré de pierres précieuses et de diamants. » Personne n'ajouta fois à ses déclarations, mise sur le compte du délire causé par les privations, la soif et les fièvres. Le récit fut consigné dans le rapport de mission et tout le monde l'oublia. Ce pilote de la Royal Air Force n'eut pas beaucoup de chance, il fut abattu en mission quelques mois plus tard. À dater de ce témoignage il ne sera plus jamais fait mention du sceptre, dans aucun écrit. Par recoupements de diverses sources, provenant toutes de relations orales, incertaines, nous suivons actuellement une nouvelle piste en espérant qu'elle ne se révélera pas aussi décevantes que les précédentes.

— Ben alors nous avons la clé d'un sarcophage vide ! A quoi sert de l'ouvrir ? Demande Bibert.

— Il ne faut pas que quiconque puisse constater que le mausolée est vide, justement. La lutte se situe au niveau religieux et politique. L'église Orthodoxe copte se mêle à des croyances traditionnelles africaines qui intègrent une large place à la danse, l'astrologie et la divination. Depuis l'époque des deux frères de Tyr, elle tient son pouvoir de la supposée présence du sceptre. Les descendants de la lignée légitime le convoient pour asseoir leur autorité, ébranlée dans la lutte contre le Derg. (Un conseil de soldats qui avait installé un gouvernement socialiste. Ce sont eux qui ont fait disparaître Haïlé Sélassié le 2 août 1975. Ils se sont retirés dans l'ombre

aujourd'hui.) Les musulmans intégristes eux, pour affaiblir tous les autres partis ou religions, veulent le détruire à toute force. Je n'exagère pas le moins du monde, croyez-moi nous devons désamorcer la bombe à retardement que constitue la pierre que vous détenez. Il est impératif de la faire complètement disparaître... Au moins jusqu'à la réapparition du sceptre. A ce moment la donne ne sera plus la même, les O.N.G. jointes aux organismes internationaux présents en très grand nombre dans le pays, brandiront devant caméras et microphones des médias de toute la planète, officiellement et en grande pompe, ce trésor ethnographique. Septième pays le plus pauvre de la Terre, L'Éthiopie reste très dépendante de l'assistance des bailleurs de fonds. Girma Wolde-Giorgis, l'actuel président de la république nous appuiera de toute la force de l'État. Comprenez-vous, à présent notre intransigeance ?

Les visiteurs prennent le temps de digérer ces informations, puis Bibert intervient le premier.

— Bien entendu, nous ne mettons pas en doute vos bonnes intentions. Mais, à mon humble avis, il subsiste deux grosses lacunes dans ce scénario catastrophe. D'abord, que faites vous des informations dont vous venez de faire état, sur le lieu et les gens qui détiennent actuellement le sceptre ? Ensuite où se trouve le mausolée, ou tombeau, supposé le contenir ?

Camille, renonçant à ses velléités rancunières, apporte son point de vue.

— J'en ajouterai une troisième, en quoi le retour d'un vestige, quel qu'en soit la valeur de négoce, peut-il influencer sur l'avenir d'un pays ?

La jeune archéologue prend quelques secondes de réflexion.

— Bien ! Commençons par le second point soulevé par Bibert, le sceptre devrait être dans une basilique taillée dans le roc, tout à côté de nous. Nous sommes précisément sur les lieux de fouilles. Pour les autres questions, nous devons attendre l'arrivée d'un personnage qui possède toutes les informations actualisées. Il est en route pour nous rejoindre. Donnez-moi un quart d'heure. »